

COMME UN GRAIN DE SEL QUI FOND DANS L'IMMENSE MER

Les moines de Tibhirine

Marie-Benoît Bernard, ocs o

*Nous ne sommes pas là comme le grain de blé
qui mûrit et porte du fruit.
Notre présence est plutôt comme un grain de sel
destiné à fondre dans l'immense mer :
le grain disparaît, mais la saveur demeure¹.*

1.

Les cloches sonnent et résonnent dans le voisinage du monastère de Tibhirine. Sous l'impulsion des sons qui se répercutent dans l'espace, des oiseaux, affairés dans les arbres, ont pris soudain leur envol. On entend leurs cris et leurs battements d'ailes : leurs battements de cœur, dirait le poète René Char.

On peut regarder le ciel alors, lever les yeux et sourire parce que c'est beau, des oiseaux dans un ciel sans tempête, des oiseaux qui se balancent sur les ailes du vent, librement. On peut se réjouir comme les voisins, les amis des moines, en pensant comme eux, d'instinct, que les cloches qui sonnent, ça veut dire que les frères, à ce moment-là, se rassemblent

1. Paroles attribuées à père Christian, rapportées par un prêtre au cours d'une homélie au Rivet.

tous dans leur chapelle, qu'ils se tournent ensemble vers Dieu et prient, comme eux à l'appel du muezzin.

Les amis des moines ont la scène dans les yeux et le cœur : les moines sont des priants parmi d'autres priants, comme nous, peuvent-ils se dire. Il n'y a jamais d'indifférence dans le regard et le cœur des habitants du village de Tibhirine, de ceux qui aident les frères comme des frères. C'est que les moines n'imposent rien, ils vivent du travail de leurs mains et se comportent toujours comme des hôtes, ou plutôt : comme des « nomades de Dieu ».

Les nomades ne sont pas des hommes sans racine, bien au contraire. Leurs pieds épousent la terre à chacun de leur pas. Les nomades sont des « *gens de nuage* », des gens de voyage : ils passent d'un lieu à l'autre comme on ressuscite. Ce sont des êtres qui « revien[nen]t lentement au chemin de l'enfance² ». Lentement...

Parce que, cela se sent, cela se voit, lorsque l'on vit à leurs côtés, ces hommes de Dieu, ces nomades si différents les uns des autres, avec leur caractère particulier et même déroutant, avec leur allure propre et inégale, ces moines sont en chemin, chargés de leurs pauvretés, lestés de leur violence. Jour après jour, ils marchent, se cognant parfois à leurs limites, la paroi de leur cœur, tout englués qu'ils sont dans leur personnalité aux bords coupants. Et jour après jour, « le Christ leur donne, par son Esprit, d'aimer assez les hommes pour discerner avec joie la voie par où cheminer avec chacun, vers le Père³ ».

Ils découvrent que d'aller vers les autres – se coltiner le prochain, l'étranger ou l'ennemi, le frère de la plaine, de la montagne ou de la communauté –, est le point de rencontre,

2. Christian DE CHERGÉ, in *Méditer avec les moines de Tibhirine*, éd. Salvator, Paris, 2015, p. 184.

3. Christian DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, éd. Les Cahiers de Tibhirine, Aiguebelle, 2006 p. 162.

de retrouvaille avec Dieu en personne, et surtout, aussi incroyable que cela puisse paraître : avec soi-même, son humanité.

Nomades de Dieu...

Tous les moines sont en perpétuel pèlerinage : ils voyagent dans le pays de leur cœur où ils descendent au fin fond de leur humilité. Avec le temps, l'expérience, disait Thomas Merton,

le moine sent plus profondément qu'il ne vit plus une existence qui peut être contenue dans les limites étroites de l'espace. Ses voyages ne sont plus terrestres mais spirituels, et sa montée vers Dieu est, en fait, une descente au fond de son humilité⁴.

Chacun a son chemin dont on ne sait rien, ni où il a commencé vraiment, ni où il aboutira... Et c'est souvent après la mort que le parcours d'un moine se révèle à ses frères, même si le trajet qui apparaît ne mesure pas plus que la longueur d'un seul petit pas, l'ultime, posé au creux d'un dernier souffle, dans un murmure que seul Dieu a entendu : « Souviens-toi de moi dans ton paradis ». « L'homme, mon frère, est le chemin de ma CONVERSION⁵ », avait dit un père Christian.

C'est la prière qui m'aide à donner à chacun de mes frères sa juste place, par-delà un vivre ensemble souvent éprouvant. Elle me permet de mieux pressentir les convergences malgré la distance, et les complémentarités malgré la différence⁶.

4. Thomas MERTON, *La paix monastique*, éd. Albin Michel, Paris, 1961, p. 92-93.

5. Christian DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour*, éd. Les Cahiers de Tibhirine, Aiguebelle, 2006, p. 40.

6. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, Bayard, Paris, 1997, p. 50.

Alors, ces cloches qui sonnent au cœur du printemps, en ce dimanche de Pentecôte, 26 mai 1985 précisément, ces cloches qui vibrent et résonnent dans l'espace ne sont pas si étrangères que ça aux voisins et amis des moines qui, eux aussi, cheminent comme ils peuvent, travaillent pour se nourrir et prient pour vivre dans la paix du cœur, avec le monde, dans l'espérance d'un Jour Nouveau.

Et ces oiseaux qui volent au-dessus de leur tête, ils s'en réjouissent comme si un vent de liberté s'était immiscé dans leur propre cœur et embrasait tout leur être, exactement comme les frères se réjouissent en entendant l'appel du muezzin, rien que de savoir qu'à ce moment précis leurs voisins et amis s'acheminent vers la petite mosquée de l'enceinte du monastère.

Les appels à la prière ne peuvent me laisser indifférent, avait écrit père Christian. Ils me provoquent même à m'engager dans la prière comme sur un chemin de prospérité : 'prière et prospérité', ce jumelage nous est-il si spontané ? Il n'y a que Dieu qui puisse appeler à la prière. Ici, je comprends mieux que 'tous' sont appelés, que l'homme a été créé pour cette louange et cette adoration⁷.

Les cloches sonnent et vibrent dans le ciel de Tibhirine, et la voix du muezzin, à un autre moment, répondra comme un écho à leur appel. À certaines heures du jour et de la nuit, les cloches et la voix percent l'espace et défont, libèrent les hommes de leurs occupations, des chaînes de leur ego. À chaque appel, on croit toujours entendre : « Lazare, sors ! » Et l'homme se défait de lui-même, il bondit hors du tombeau de son repos ou de ses occupations, et il vient, il s'avance vers le lieu de la prière, au son des cloches, à la voix de l'appel.

Les cloches et la voix disent : « Il est temps d'entrer en toi-même, de revenir à toi-même ; il est temps, convertis-toi,

7. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, op. cit., p. 48.

reviens ! » Cet appel, ce « Reviens », c'est l'annonce de la parousie de l'homme, car il y a une parousie de l'homme appelé à revenir sur le chemin de la vie par la conversion, et, par ce chemin du cœur, à retourner vers Dieu.

Dieu attend le retour de l'homme. Comme le père du fils prodigue, sur le seuil d'une porte, il observe le lointain, tel un veilleur, et dès qu'une ombre approche, qu'un cœur espère, qu'une voix appelle, il court à la rencontre de celui qu'il voit revenir, renaître à la lumière et dire en son cœur : « Pardonne-moi, aie pitié, viens à mon aide... »

À Tibhirine, la mosquée et la chapelle sont simplement deux « lieux de prière [...] où on ne fait pas autre chose que prier, on met seulement ce qui est utile pour la prière⁸ ». Ni l'un ni l'autre ne s'affirment plus que l'autre, comme deux lieux qui se concurrenceraient. Ni les cloches ni la voix ne luttent l'une contre l'autre, comme si un appel pouvait contredire un autre appel...

Dans ces lieux où Dieu brûle indéfiniment sans se consumer comme un buisson ardent, dans ces lieux, d'une manière différente, mais d'un même cœur, des hommes y lancent leurs cris, leur ennui de la vie, leur colère ou leur joie, leurs doutes ou leurs chants de louange vers Dieu qui est aux cieux, un peu comme les oiseaux qui s'ébattent dans le ciel lorsque les cloches retentissent et qu'ils se laissent ensuite porter « sur les ailes du vent⁹ ».

‘Je t'aime’, répète le vent à tout ce qu'il fait vivre. Je t'aime et tu vis en moi¹⁰.

« L'appel est là », dit père Christian dans l'homélie de ce dimanche de Pentecôte 1985, ce jour solennel qui célèbre

8. RB 52, 1 : « L'oratoire du monastère ».

9. Psaume 17, 11.

10. René CHAR, Afin qu'il n'y soit rien changé, *Seuls demeurent*, éd. Poésie/Gallimard, Paris, 1967, p. 32.

le Souffle du Jour Nouveau et qu'il nomme « le printemps pascal ».

L'appel est là, dit-il, différent pour chacun, qui nous sollicite vers cette extrémité du monde, vers cet extrême de notre cœur, vers cette unique catholicité d'au-delà, comme Claudel dans son Hymne de la pentecôte : 'J'entends mon âme en moi comme un petit oiseau qui se réjouit, toute seule et prête à partir, comme une hirondelle jubilant'¹¹.

Les cloches sonnent et résonnent dans l'espace qui devient sacré tout à coup, qui s'affirme comme le sanctuaire de la Création où Dieu préside. C'est si vaste, la Création, plus vaste et profond qu'on ne pense, elle n'est jamais entre quatre murs. Et l'homme qui lève les yeux un instant, qui suit le chemin des oiseaux qui s'ébattent dans le vent et dans le son des cloches, s'étonne et devient tout à coup fasciné par la beauté qui lui est confiée, surtout parce que cette beauté, il réalise qu'il en fait partie, que cette Création, c'est un peu de lui-même.

Quelque chose, quelqu'un, au plus profond de lui, le lui dit, le lui murmure.

La louange déborde le lieu et le moment, avait dit Christian.

Il nous faut remonter le temps pour déceler toutes les étapes de la longue aventure de Dieu en quête d'humanité, depuis Abraham, l'Ami.

Laisser la prière de l'un vous interpeller au tréfonds d'un silence sans autre voix, vous reprendre au vol, puis rebondir vers l'autre chargée d'un écho nouveau. Note après note, la symphonie se construit dans la fusion de ces trois expressions différentes d'une seule et même fidélité, celle de l'esprit qui est en Dieu, qui dit Dieu¹².

11. Christian DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, p. 161.

12. Christian DE CHERGÉ, « Nuit de feu », *L'invincible espérance*, op. cit., p. 36-37.

Dans le ciel qui déborde de louange, l'homme fasciné voit alors un autre mystère qu'il saisit dans le sanctuaire de la prière et dans son cœur : il n'est pas le seul à célébrer et à témoigner de la présence de Dieu au cœur du monde, il n'est pas tout, ni le tout-puissant, mais il est une partie, un petit élément d'un corps immense dont la tête est le Christ, le visage est l'amour, le sourire est l'Esprit.

Les créatures sont missionnaires, avait dit père Christian. Elles viennent du cœur de Dieu. Le soleil, les astres : dociles à la Parole. Des envoyés. La pluie, la neige... ne retournent pas sans avoir accompli leur office¹³.

L'Écriture aussi parle de cette puissance du monde à célébrer plus que les mots, de cette force dans le monde qui parle par des signes :

Dans l'Évangile aussi, les éléments sont des messagers, des ouvriers de la PAIX. L'étoile des mages qui parle aux païens. Le verre d'eau aux plus petits. Le vent comme signe des temps. L'eau et le vent comme signes de l'Esprit Saint¹⁴.

2.

Les cloches ont cessé de tinter dans l'espace. Elles ont cessé d'appeler. Petit à petit, l'écho s'est dilué « comme un grain de sel qui a fondu dans la mer ».

La voix s'est tue. « Silence dans le ciel ». Place au chant que chaque homme chante en secret avec l'Esprit de Dieu, il se fond mystérieusement avec les notes inconnues des chants des autres hommes.

Les voix de tous ceux qui aiment Dieu, les vivants et les morts, ceux qui sont sur la terre et ceux qui souffrent dans

13. Christian DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, op. cit., p.110.

14. Christian DE CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, op. cit., p.110.

le lieu d'expiation, ceux qui sont sur les lieux de la victoire et du repos, forment un choeur immense dont on n'entend l'harmonie qu'au fond du silence, parce qu'il est plus silencieux que le silence.

Car la musique que nous chantons avec Dieu s'identifie avec le silence de Dieu¹⁵.

Silence dans ce coin du ciel d'Algérie, aux alentours de la Trappe de Tibhirine. Silence.

Voilà les frères de la petite communauté de l'Atlas rassemblés dans la chapelle pour la messe de Pentecôte que préside père Christian, leur jeune prieur. Dans la petite chapelle, rien d'extraordinaire. Tout est simple, si simple que tout paraît nu dans ce lieu ; les hommes aussi.

C'est que dans ce lieu de prière, « tout ensemble ne fait qu'UN » avec l'environnement, la population du village, les voisins et les amis des moines, des pauvres, qui, comme tous les algériens, sont éprouvés par l'atmosphère politique de leur pays, cette ambiance qui se mue peu à peu en guerre civile, en terrorisme, en monstre de violence. Et ce monstre, personne n'en veut, mais tout le monde le nourrit de ses peurs. Ce monstre, personne ne peut le fuir, et tout le monde doit le combattre, car c'est ainsi : il est tapi à la porte de tous les coeurs.

La violence ambiante rend les esprits sensibles à la violence qui se terre au fond des ténèbres intérieures, ligotant parfois les coeurs les plus généreux. « Jésus, guéris-moi de la violence tapie en moi : la Bête »¹⁶.

15. Thomas MERTON, *Silence dans le ciel*, éd. Arthaud, Paris, 1955, p. 17.

16. Dominique MINASSIAN, *La spiritualité de Frère Christophe, moine de Tibhirine : éléments d'une théologie du don*, thèse présentée à l'université de Fribourg (Suisse), 2007, p. 144, sur le Web : <https://doc.rero.ch/record/8031/files/MinassianMD.pdf>
Citation de Frère CHRISTOPHE, *Journal*, éd. Bayard, Paris, 1999, p. 42.

Telle était la prière de frère Christophe, le plus jeune des frères qui rejoindra Tibhirine en octobre 1987. Bien des années avant lui, quand il était jeune moine, Christian aussi avait écrit quelque chose de similaire, pas une prière, mais une prise de conscience :

[La guerre] je l'ai subie, et si peu faite.
 J'avoue avoir souffert qu'elle fût si bête.
 On se croisait, même on riait, sans trop savoir à qui se fier.
 L'un est mon frère, l'autre un ami,
 et la loi veut qu'on s'entretue.
 Avec la peur... tout est permis¹⁷.

Avec la peur... Dans le monde comme dans le cloître, entre voisins ou entre frères, on se bat avec la peur. La peur sépare comme une espèce de glaive. Il n'y a pas que le mur de la haine, il y a aussi celui de la peur...

Ici, à Tibhirine, comme ailleurs, on se bat sans cesse pour garder la paix, la charité, l'unité : les trois lumières de la fraternité. On se bat à l'office, à l'heure de la prière où l'âme devient un champ de bataille.

Hier soir, gros orage à Vêpres ! notait frère Christophe dans son journal, en 1995.

Donner de la voix ne veut pas dire brandir sa voix comme une arme de victoire et faire place nette alentour. Mais je ne dois pas garder, retenir ma voix. On la trouve en la perdant. Donner sa voix est une illusion, si toi, tu ne l'accueilles.

Ma voix est au fond un seul cri : vite, viens¹⁸...

Guerre et paix donc dans le chœur des moines comme dans les psaumes qu'ils chantent. Guerre et paix dans la vie des frères et de leurs voisins, et la prière livre chacun au cœur

17. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, « Complainte de l'espérance », op. cit., p. 62.

18. Frère CHRISTOPHE, *Journal*, op. cit., p. 183.

du monde, et chacun rassemble le monde entier au cœur de sa prière. Tous les hommes sont des pauvres. Dieu aime les pauvres, lui- même s'est fait pauvre parmi les pauvres...

La simplicité de l'intérieur de la chapelle de Tibhirine fait écho à la pauvreté du cœur des hommes qui l'habitent, du cœur des hommes que Dieu habite. Elle s'accorde bien avec eux, avec leur brutalité, leur rapport direct entre eux et avec Dieu, elle s'accorde avec leurs cris et leur silence. La simplicité est brutale, tout comme la vérité : c'est un langage sans far, sans détour.

« La brutale simplicité », selon l'expression de Nathalie Nabert. Elle « permet d'aller de soi-même à Dieu sans jeter un regard en arrière¹⁹. » En cela, la brutalité de la simplicité permet d'être honnête avec soi-même et vrai avec les autres : d'être nu et aussi, vulnérable.

« L'efficacité, disait père Christian, ne relève pas de moyens humains ; elle passe par le cœur d'un homme qui consent à son IMPUISSANCE et qui offre à Dieu toute celle des hommes²⁰. » La vulnérabilité, c'est par elle que l'on atteint le fond de l'humilité et Dieu lui-même.

La simplicité de la chapelle, comme les murs nus et les piliers sans ornements des premières églises cisterciennes, mobilise d'emblée l'attention, la vigilance : elle dirige les yeux du cœur et tient éveillé, à l'intérieur de soi, dans le secret, le silence, l'attente. Alors ici, dans le secret du cœur, ici peut se vivre en vérité l'inouï, l'inattendu, car la simplicité est la porte des rencontres. Comme le publicain de la parabole, ici peut se réaliser *la Rencontre* dans le sanctuaire nu de sa propre personne, de son cœur mis à nu devant Dieu.

19. Nathalie NABERT, introduction à *Dom Jean-Baptiste Porion, Lettre et écrits spirituels*, éd Beauchesne, Paris, 2012, p. 53.

20. Christian DE CHERGÉ, *L'Autre que nous attendons*, op. cit., p. 26.

Je suis une maison de prière, avait écrit père Christian. C'est-à-dire que je suis bâti par et pour Dieu. Et c'est la prière qui me le dit, qui me construit. Car c'est là que je pressens mes plus grandes dimensions d'homme : longueur, largeur, hauteur, profondeur... et la plus grande dimension des frères qui m'entourent, et de tous ceux que je rencontre, de tout homme.

La prière personnelle est celle où j'accepte d'être avide, et d'abord à vide, d'être sans désirs pour présenter plus d'adhérence au désir de Dieu²¹.

Ici, dans cette chapelle simple qui conduit dans celle du cœur, ici a pu se vivre un jour une rencontre inouïe dont Christian a fait l'expérience et qui le marquera pour toujours.

C'était en plein ramadan, une nuit de septembre 1975. Christian raconte :

Un quart d'heure après Complies, retour à la chapelle... Silence du soir, cette plage au rivage de la Parole où viennent se briser comme des vagues tous les mots et les bruits du jour.

Pénombre de la nuit, à l'ombre d'une Présence confiée à la vigilance de la lampe vacillant au sanctuaire.

Prière d'abandon, prosterné, entre l'autel et le tabernacle.

Et puis cette autre présence qui s'approche doucement, insolite.

Tu étais donc là toi aussi, tout contre le même autel, frère à genoux, prosterné.

[...]

Puis l'un et l'autre cherchent à pénétrer ensemble dans l'Amour qui dit Dieu²².

21. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, op. cit., p. 46-47.

22. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, op. cit., p. 33-35.

« Sans échanger un mot », commentait récemment un chartreux, « ils restent longtemps en silence l'un près de l'autre, chacun priant Dieu dans sa foi. Ils n'ont pas de paroles en commun, mais ils sont unis dans l'invocation²³ », par « l'amour qui dit Dieu ».

Par son style, la simplicité de la chapelle dit son unité avec le lieu où elle est implantée, pays du Maghreb²⁴. Elle se présente comme un élément naturel, indissociable du paysage. Ainsi, les pierres ne participent-elles pas à la violence des hommes, puisqu'elles sont d'emblée d'accord entre elles, solidaires, toujours immuablement unies pour former un seul corps, un édifice de louange, édifié dans un décor, un paysage qui lui ressemble.

Corps dans ce grand corps de louange de l'univers où elle se trouve, l'église des moines ! Corps communautaire, les moines dans cette chapelle au corps de pierres du pays ! C'est mystérieux comme l'Esprit unit les frères par sa force de réconciliation ! C'est mystérieux comme il bâtit l'édifice fraternel du corps communautaire, avec des membres qui se disloquent parfois, qui se jettent des pierres entre eux...

Je suis bâti pour l'AMOUR, avait écrit père Christian. Le même Esprit de Jésus me suggère que c'est tout un, prier et aimer. C'est pour cela qu'il me construit à ciel ouvert, car il ignore les ghettos. Je n'ai pas à lui ouvrir, car c'est de l'INTÉRIEUR qu'il vient et qu'il opère ; voilà pourquoi on ne sait jamais trop d'où il vient, ni surtout comment s'édifier soi-même dans l'amour. [...]

Je laisse aussi Dieu me réconcilier avec les autres tels qu'ils sont. Il y a en communauté ou dans le monde des heurts trop durs que je ne peux vivre que 'là' si je veux éviter

23. *Seul devant l'Unique, entretiens avec un chartreux*, éd. Parole et silence, Paris, 2016, p. 208.

24. Le monastère ND de l'Atlas est une ancienne ferme viticole datant du milieu du 19^e siècle, située à 6 km de Médéa.

l'affrontement qui me détruirait. Il y a une *paix impossible*, non seulement au Liban, en Amérique du Sud, en Ouganda, mais beaucoup plus près, avec tel frère. [...] Thérèse de l'Enfant-Jésus a vécu elle aussi, très prosaïquement, cette radicale impuissance dont Dieu pourrait bien se servir pour dire à tout le monde, et nous y compris, que l'amour, ça dépend de lui : « Ah ! Seigneur, je sais que vous ne commandez rien d'impossible... Vous savez que je ne pourrais jamais aimer mes sœurs (telle sœur) comme vous les aimez, si vous-même, ô Jésus, ne les aimez encore en moi ».

Une telle attitude a pour effet certain de nous libérer de la PEUR, peur de l'autre, mais aussi peur du Tout-Autre... cette peur vaincue par le regard du Christ et convertie en JOIE par la prière d'un brigand²⁵.

C'est mystérieux comment un seul homme a tout uni dans son offrande, tout réconcilié sur une croix, entre ses bras ouverts, ouverts comme le ciel qui s'est déchiré au son de son cri, de son dernier souffle de vie.

Le ciel n'est plus aussi jaune, le soleil aussi bleu.
 L'étoile furtive de la pluie s'annonce.
 Frère, silex fidèle, ton joug s'est fendu.
 L'entente a jailli de tes épaules²⁶.

Dans la chapelle, pas de stalles, mais des bancs dans un chœur qui ne ressemble pas à ceux des grandes abbayes. Pas de gros antiphonaires posés sur des formes en beau bois de chêne, mais de petits livres et des carnets ou des classeurs, des feuilles entre les mains des frères ou posés sur leur banc. Pas de chants grégoriens soutenus par l'orgue, mais des chants en français *a capella* qui sortent du cœur d'hommes ordinaires, si différents les uns des autres, des hommes plutôt

25. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, op. cit., p. 46 et p. 56-57.

26. René CHAR, « Afin qu'il n'y soit rien changé », *Seuls demeurent*, op. cit., p. 32.

âgés dans l'ensemble²⁷, qui tentent de s'accorder dans leur vie quotidienne comme les cordes d'une cithare... Un gros travail... d'écoute et d'entente ! Des voix qui s'accordent : oui ! Et plus encore des coeurs qui concordent ?

Pas de cérémonie fastueuse donc dans la petite chapelle de Tibhirine, en ce dimanche de Pentecôte 1985, non, pas d'artifice. Alors, dans la nudité du lieu et dans le cœur mis à nu des moines et des hôtes, ce que dit Christian dans son homélie, c'est cela qui offre au lieu son ornementation pleine de couleur, qui met en mouvement des sentiments qui touchent et rebondissent contre la paroi du cœur des hommes. C'est la Parole lue puis commentée, partagée comme le Pain, qui donne sens et vie au lieu comme aux êtres qui le peuplent. Oui, les mots simples mais pleins de feu de père Christian délivrent la beauté du lieu et du mystère qu'il renferme, celui de Dieu et celui des hommes. Les mots du prieur sont remplis de souffle, du souffle de la joie et de la foi : de la fécondité de la vie, « de cet amour qui dit Dieu ».

Des expressions se détachent comme les étincelles d'un feu, des langues. Christian révèle ce qu'il appelle « le printemps pascal », la grâce de la Pentecôte : l'appel *pour tous* à la mission qui est appel à la conversion, à un avenir de joie et de liberté.

L'appel à la mission... Le pays de mission n'est jamais celui auquel on pense. Il n'est pas le pays étranger, lointain dont on rêve, dit Christian. Il est tout près, dans son propre cœur.

Nous savons bien que chaque jour il faut partir, avait-il dit, que 'faire la vérité' est un pèlerinage.

27. Père Christian est devenu le prieur de ND de l'Atlas le 31 mars 1984. Au Chapitre Général de Holyoke (USA), en septembre 84, le jeune prieur de 37ans avait « lancé un appel aux monastères cisterciens pour qu'ils envoient des moines en renfort à l'Atlas ». La venue successive, entre 84 et 89, de Michel, Christophe, Célestin, Paul, rajeunit la communauté.

Sénèque disait : 'ils rêvent tous de voyager... Il ne s'agit pas de changer de lieu, mais d'état d'âme'²⁸.

Pour aller à l'extrême de l'univers, dit Christian, c'est tout simple, il faut passer par ce détour : ce retour qui passe par le dedans, qui mène « vers cet extrême de notre cœur ». Pour atteindre « cette unique catholicité d'au-delà », dit-il, c'est tout simple, il faut commencer par découvrir l'unicité du trésor que l'on est.

Quand Dieu Sauveur est le TRÉSOR unique d'un homme, avait-il écrit, cet homme devient pour ses frères une monnaie du Royaume, frappée à l'effigie de Jésus.

Sa mission renvoie à celle de Jésus lui-même, unique et diversifiée, à la façon dont Simon devenu PIERRE pour l'Église peut dire : La pierre d'angle, ce n'est pas moi, c'est LUI, et nous tous avec LUI, pierres vivantes. Le moine, ce n'est pas moi, c'est LUI, et nous tous avec LUI, serviteurs de Dieu seul²⁹.

Christian en est convaincu : le cœur de l'homme est l'ouverture au monde, à l'amour de ceux qui le peuplent. Si le cœur se ferme, le monde se ferme aussi. « On doit pouvoir se convertir au frère autre, inconnu, comme on se convertit au Dieu inconnu et Tout Autre », avait dit père Christian.

Cette conversion à l'autre peut n'être que le relais humain du retour radical à Dieu. Pour comprendre son père, il a manqué au frère aîné de se convertir à son frère prodigue ! [...]

Nous avons perpétuellement à reconnaître la part de Dieu en tout être et la vie commune est cette lente CONVERSION de tout l'être où s'élabore la communion des saints, quand

28. Christian DE CHERGÉ, *L'Autre que nous attendons*, op. cit., p. 393.

29. Christian DE CHERGÉ, *L'Autre que nous attendons*, op. cit., p. 158.

mon regard sur l'autre ne me détourne en rien du Christ parce qu'alors Christ sera TOUT en TOUS³⁰.

3.

« Reconnaître la part de Dieu en tout être... quand mon regard sur l'autre ne me détourne en rien du Christ. »

Lorsqu'il découvre Alger, en 1942, Christian a cinq ans. Malgré son jeune âge, il a le regard fasciné et bouleversé par la beauté de la ville et surtout : sa vie en perpétuel mouvement. Il admire la lumière du ciel, le bleu intense de la mer, le vent et son poids de chaleur, les oiseaux noirs, les nuages rouges, les horizons verts, la nuit et ses étoiles.

En 1937, l'année de la naissance de Christian, Albert Camus avait écrit *L'été à Alger*, un essai « autobiographique » où il évoque la beauté et la vie dans cette ville :

Ce sont souvent des amours secrètes, celles qu'on partage avec une ville. Des cités comme Paris, Prague, et même Florence sont refermées sur elles-mêmes et limitent ainsi le monde qui leur est propre. Mais Alger, et avec elle certains milieux privilégiés comme les villes sur la mer, s'ouvre dans le ciel comme une bouche ou une blessure. Ce qu'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer au tournant de chaque rue, un certain poids de soleil, la beauté de la race. [...]. Ici l'homme est comblé.

[...] Quand je suis quelque temps loin de ce pays, j'imagine ses crépuscules comme des promesses de bonheur. Sur les collines qui dominent la ville, il y a des chemins parmi les lentisques et les oliviers. Et c'est vers eux qu'alors mon cœur se retourne. J'y vois monter des gerbes d'oiseaux noirs sur l'horizon vert. Dans le ciel, soudain vidé de soleil, quelque chose se détend.

30. Christian DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour*, op. cit., p. 50-51.

Tout un petit peuple de nuages rouges s'étire jusqu'à se résorber dans l'air. Et puis, d'un coup, dévorante, la nuit. Soirs fugitifs d'Alger, qu'ont-ils donc d'inégalable pour délier tant de choses en moi ?

La tendresse de ce pays est bouleversante³¹.

Du haut de ses cinq ans, Christian admire lui aussi la beauté d'Alger et sa vie qui fascine. Lui aussi, il en éprouve du bonheur. Mais son regard a quelque chose de plus que celui de Camus, il est éclairé, car il est celui d'un enfant, et le regard de l'enfant est « dans la contemplation naturelle de la vérité³² ». L'enfant voit plus loin que l'apparence, il voit avec le cœur, et donc rien n'échappe à son regard.

Ainsi la réalité coloniale qui séparait les deux communautés, chrétienne et musulmane, créait de l'ombre sur l'éblouissant tableau de la ville algérienne, et elle sautait à ses yeux de gamin. Indifférence, mépris, Christian percevait tout, il devinait le malaise. Tout cela resta gravé dans son cœur d'enfant, élevé dans le respect des personnes et la contemplation de la beauté du monde.

Plus tard, à force de luttes personnelles, Christian apprendra à diriger ce regard de l'enfance, autrement, non pas pour ne rien voir de la dure réalité, mais voir tout en Dieu et demeurer dans l'espérance, afin que son « regard sur l'autre ne le détourne en rien du Christ ». Ce regard dirigé autrement, c'est la prière (la vie d'intimité silencieuse avec Dieu) dont il a fait son apostolat, sa raison de vivre. « Si mes yeux sont plus fragiles, je les repose avec bonheur en les ouvrant vers l'intérieur³³ », écrira-t-il en 1979 dans la solitude de l'Assekrem où, éloigné un temps de la communauté de

31. Albert CAMUS, *Noèces*, « L'été à Alger », éd. Folio-Gallimard, Paris, 1959, p. 33 et 39.

32. Charles DUMONT, *Traces d'une conscience en deux mondes*, manuscrit inédit, p. 23.

33. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, p. 59.

Tibhirine, il expérimente une crise profonde, en proie au doute concernant sa vocation de moine.

Alger ! Tout un monde grouillant de vie, de curiosités mêlées de beauté. Alger ! Cette ville où toute la famille de Christian s'était installée en octobre 1942, l'année de ses cinq ans, parce que Guy, son père, chargé de la formation des officiers à l'école d'application de l'artillerie de la France non occupée, y avait été muté pour préparer le débarquement de l'armée américaine.

Alger ! Dans cette ville baignée de lumière, sur le chemin du marché ou de l'église, le jeune Christian observait la population musulmane avec laquelle sa propre famille n'avait aucun contact. Comme toutes les autres familles étrangères, elle était confinée dans une vieille garnison militaire, la « Maison Carrée », un ancien fort turc aux portes d'Alger qui renfermait alors vingt-cinq mille habitants. Sorti des murs de ce ghetto, Christian ouvrait grand les yeux et les oreilles sur cet autre monde qui l'entourait, et il était alors impressionné parce qu'il voyait des hommes qui se prosternaient sur le trottoir à l'appel du muezzin. Il ne se lassait pas de les observer se rassemblant le vendredi dans la mosquée, et il percevait quelque chose de leur ferveur, sans savoir quoi exactement.

C'est sa mère qui lui expliquera la raison d'être de ces hommes agenouillés qui semblent embrasser le sol. Elle lui dira : « Eux aussi, ils adorent Dieu ». Et elle l'invitera à ne pas se moquer d'eux.

J'avais cinq ans et je découvrais l'Algérie pour un séjour de trois ans, se souvient Christian. Pour la première fois, j'ai vu des hommes prier autrement que mes pères. Je garde une profonde reconnaissance à ma mère qui nous a appris, à

mes frères et à moi, le respect de la droiture et des attitudes de cette prière musulmane³⁴.

À cette découverte, s'ajouta une autre, plus intime. Christian voyait sa mère absorbée quotidiennement dans la prière ou la lecture de l'Évangile. « Ma mère, ma toute première église », écrira-t-il dans son Testament... Son regard était fasciné par cette scène silencieuse, un peu comme le fut celui de saint Augustin surprenant l'évêque Ambroise plongé silencieusement dans la lecture des Écritures. Christian devinait ce qui se passait dans le cœur de sa mère, sans trop savoir de quoi il s'agissait exactement. Sa mère s'entretenait dans le silence du cœur avec un Être qui la faisait vivre et espérer, sourire et agir courageusement, être femme dans un monde plongé dans la tourmente de la guerre, un monde aux lendemains incertains. C'était là, devinait l'enfant, là, dans la prière et la lecture, le silence et le secret, qu'elle puisait sa force, elle qui devait assumer les responsabilités familiales seule. Christian percevait dans cette scène silencieuse que la prière rend fort comme l'amour. Une sorte de soif indéfinissable commença alors à sourdre doucement dans son cœur de gamin de cinq ans. Cette soif qui arrache l'homme à l'absurde. Camus l'a peut-être connue, puis étouffée ou ignorée...

Christian s'éveilla ainsi petit à petit à l'amour de Dieu, il saisit l'essentiel pendant son enfance algérienne, à l'école de sa mère et du peuple algérien qu'il a vu prier : la paix, l'amitié, l'espérance, tout est question de regard. Et il l'exprimera ainsi : « Les êtres sont semblables au regard qui est porté sur eux³⁵. »

34. Marie-Christine RAY, *Christian de Chergé, prieur de Tibhirine*, éd. Bayard, Paris, 1998, p. 21.

35. Christian DE CHERGÉ, *L'invincible espérance*, op. cit., p. 31 ; il cite George Hourdin.

4.

Dimanche 26 mai 1985, solennité de la Pentecôte.

Sous le soleil, tout autour du monastère de Tibhirine, la vie s'éveille et prend son envol. Et dans la petite chapelle, c'est aussi la même chose : la vie qui y demeure éveille les êtres.

Dans l'homélie de père Christian, la vie aussi jaillit. Les mots du prieur voyagent d'un cœur à l'autre, viennent frapper les oreilles de ses frères et des hôtes, leur ouvrir les yeux.

Pentecôte, c'est la JOIE communiquée, la VIE fécondée... les langues sont déliées. Habité par une langue de feu, chaque apôtre devient une torche vivante. La MISSION commence qui est de communiquer la JOIE de Dieu. Celle que le Christ a donnée, celle du Père se vidant Lui-même dans le Fils, Joie du Fils retournant sans cesse dans le sein du Père.

Le micro-climat du Cénacle s'élargit aux dimensions du monde : tout l'univers peut rentrer dans le climat intérieur de la Trinité, là où le Verbe se profère dans le silence de l'AMOUR : Juifs et Grecs, Parthes et Élamites, Hébreux et Arabes, Caldoches et Canaques, monde de l'Est et monde de l'Ouest, gens du Nord et gens du Sud, chrétiens et non-chrétiens, croyants ou non.

Et l'appel est là, différent pour chacun, qui nous sollicite vers cette extrémité du monde, vers cet extrême de notre cœur, vers cette unique catholicité d'au-delà, comme Claudel dans son Hymne de la pentecôte : « J'entends mon âme en moi comme un petit oiseau qui se réjouit, toute seule et prête à partir, comme une hirondelle jubilant. » Pour une fois, une seule hirondelle a suffi à faire le printemps, le printemps pascal où Jésus est monté vers le Père à tire d'ailes,

créant un concert d'airs joyeux que l'Esprit Saint entretient à jamais³⁶.

Dans le printemps pascal, dans cette musique de la vie qui s'éveille, « le chef d'orchestre est invisible, comme le vent », dit père Christian.

Un souffle et il donne le ton, pourvu que la flûte s'y prête.

Quel est ce ton ?

C'est la JOIE du Christ, pour tout le monde le même... à chacun le sien.

Christian jubile. Comme un enfant, il s'amuse. Il voit la vie qui circule et s'insinue dans le cœur de ses frères, des hôtes. Il souligne les paradoxes de la vie de l'Esprit qui ne sont pas des incohérences. Il voit l'étonnement de ceux qui écoutent, la fascination de chacun devant ce que Dieu est capable de faire, la joie qui, comme un soleil, se lève sur les visages.

Dans la même homélie, Christian avait dit :

La prise de parole n'est pas première dans l'annonce de l'Évangile, dans la mission de l'Église. Ce qui est premier, c'est la prise de feu, c'est la JOIE entretenue et contagieuse, c'est la cohabitation des extrémités de la terre dans la Paix et l'Amour, c'est la louange se cherchant des harmoniques dans toutes les langues, les cultures, les religions même, pour être cette symphonie des cœurs dont Dieu dit qu'il a besoin pour pouvoir PARLER de Lui³⁷.

Pour cela, disait père Christian, il nous faut être docile (attentif) à la Parole afin de féconder l'amour, de donner la vie :

36. Christian DE CHERGÉ, *L'Autre que nous attendons*, p. 161.

37. Christian DE CHERGÉ, *L'Autre que nous attendons*, p. 162.

Mission de l'Esprit ; mission de l'homme. L'amour seul est FÉCOND. Féconder la terre en se fécondant l'un l'autre. L'amour de Dieu pour l'homme a enfanté l'homme dans la Gloire de Dieu.

L'amour de l'homme pour Dieu peut enfanter Dieu dans le cœur de l'homme.

La fécondité de l'Église ne dépend pas d'abord de sa FOI, mais de son amour : allez, AIMEZ, de toutes les nations, faites des disciples de l'AMOUR³⁸.

Féconder, semer, planter. Être comme un grain de sel qui fond dans l'immense mer, une semence qui meurt sous la terre. Aimer, c'est cela. Donner du goût et donner la vie. L'évangile, c'est le goût de Dieu, le goût de son amour, c'est la vie en abondance, donnée au prix du sang.

Un jour, père Christian avait dit : « L'amour fraternel est sans doute la plante la plus délicate au monde. Mais c'est aussi la plante la plus vivace car Jésus en a payé le prix³⁹. » Il avait dit aussi : « Depuis la Croix, la victoire de l'amour sur la haine, c'est par-delà la consommation de l'irréparable qu'elle se manifeste⁴⁰. »

Dans la nuit du 26 au 27 mars 1996, père Christian et ses frères sont enlevés.

C'est le silence pour nous, l'entrée dans la nuit de leur enlèvement.

Qu'ont-ils vécu ensemble ?

On s'en doute un peu, puisque, durant les mois qui ont précédé leur enlèvement, ensemble ils ont cheminé, réfléchi, choisi de vivre ensemble la fraternité qui les unit au

38. Christian DE CHERGÉ, *L'Autre que nous attendons*, p. 367.

39. Christian DE CHERGÉ, cité dans *Méditer avec les moines de Tibhirine*, éd. Salvator, Paris, 2015, p. 256.

40. Christian DE CHERGÉ, *Dieu pour tout jour*, p. 154-155.

monde, à un pays et à Dieu, à la vie, à la mort. Christian, Luc, Christophe, Michel, Célestin, Paul, Bruno sont assassinés le mardi 21 mai 1996, un jour de printemps.

« Les fleurs ne changent pas de place pour chercher les rayons du soleil », avait dit la mère de Christian, en apprenant la décision des moines de rester à Tibhirine, malgré le danger qu'ils couraient. « Dieu se charge de les féconder là où elles sont⁴¹ ».

Le printemps pascal, c'est de pouvoir entendre encore cette invitation : « AIMEZ, de toutes les nations faites des disciples de l'AMOUR », cette invitation à croire qu'« on ne meurt pas d'aimer puisqu'aimer fait vivre⁴² ».

Marie-Benoît Bernard, ocs
Abbaye sainte Marie du Rivet

41. Citée par UN CHARTREUX, dans *Seul devant l'Unique*, p. 208. Citation libre d'une pensée de Madame Swetchine.

42. Christian DE CHERGÉ, « Sermon du 18 mai 1980 pour le 7^e dimanche de Pâques », in *L'Autre que nous attendons*, p. 17.